

Rétrospective Regard sur le cinéma sud-coréen Indications prometteuses

Stéphane Defoy

Volume 24, numéro 2, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33615ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Defoy, S. (2006). Rétrospective Regard sur le cinéma sud-coréen : indications prometteuses. *Ciné-Bulles*, 24(2), 32–33.

Indications prometteuses

STÉPHANE DEFOY

La rétrospective Regard sur le cinéma sud-coréen, présentée en mars dernier par la Cinémathèque québécoise, représentait une excellente occasion de parfaire nos connaissances sur le cinéma en provenance du pays du matin calme. La programmation renfermait plusieurs titres inédits qui, pour la plupart, abordaient de manière directe ou indirecte le passé trouble de la Corée au cours du siècle dernier. Rappelons que, de 1903 à 1945, le pays était sous l'emprise de l'Empire japonais qui a ensuite cédé sa place à l'occupation américaine lors de la guerre de Corée. Deux dictatures militaires ont ensuite sévi jusqu'au début des années 1990. Une bonne partie de la rétrospective était constituée de premières œuvres. Ces films de début de carrière sont souvent de bonnes indications annonçant une démarche artistique prometteuse. Retour sur quelques morceaux choisis parmi cet assortiment de premiers films.

The Age of Success de Jang Sun-woo (1988)

Un employé d'une agence de publicité à Séoul est prêt à tout pour gravir les échelons de l'entreprise qui l'a embauché. Il n'hésite pas à manipuler les personnes qu'il croise sur son chemin afin de parvenir à ses fins. Condamnant non sans humour la prolifération des idéaux capitalistes dans son pays à la suite de la chute du régime militaire, Jang, un militant passé à la réalisation, annonce déjà à travers ce premier opus son goût pour la critique de l'ordre établi. Sa représentation de l'affairisme sud-coréen ne manque pas de mordant. Le sarcasme est au cœur du propos et la mise en scène insuffle un dynamisme contagieux à l'ensemble de l'entreprise. Par contre, des intermèdes superflus accompagnés d'une trame musicale d'un kitsch risible allongent la sauce inutilement de ce qui au départ s'avère un plaidoyer comique contre la marchandisation des échanges humains. Heureusement, l'énergie déployée par Ahn Sung-gi dans son interprétation d'un carriériste obsédé par la réussite professionnelle crée un sourire complice plaqué sur nos visages jusqu'à la dernière image. Par sa représentation d'une entreprise vouée à la création de faux besoins, **The Age of Success** fait écho à nos sociétés assoiffées de consommation. Un film quelque peu suranné traitant d'un thème toujours d'actualité. Notons qu'en 2000, un film qui dépeint une relation sadomasochiste entre un homme d'âge mûr et son étudiante (**Fantasm**) vaudra à Jang Sun-woo un succès sans précé-

dent. D'abord, interdit de diffusion, l'œuvre provocatrice attirera les foules en Corée.

Christmas in August de Hur Jin-ho (1998)

Un homme, propriétaire d'une boutique de développement de photos, reçoit régulièrement la visite d'une agente émettant des constats d'infractions aux automobilistes. Il en tombe amoureux mais refuse de lui avouer ses sentiments, car il est atteint d'une maladie incurable. Charmante romance, le temps d'une saison, **Christmas in August** évacue tout misérabilisme que pourrait suggérer l'état de santé de son principal protagoniste pour s'attarder aux gestes à peine perceptibles de deux êtres à la recherche de réconfort. Utilisant avec soin la palette des couleurs et l'éclairage propre à la période estivale, Hur propose un conte romantique sans prétention qui rappelle par moment **Before Sunset**, sans toutefois atteindre la grâce du film de Richard Linklater, ni la fraîcheur des dialogues dans la bouche de Julie Delpy et Ethan Hawke. Puisque l'amour est universel, on se laisse volontairement porter par cette histoire de séduction à la coréenne. Mignon, sympathique et surtout inoffensif.

Spring in my Hometown de Lee Kwangmo (1998)

Durant la guerre de Corée, deux jeunes enfants issus de milieux sociaux différents se lient d'amitié. L'action se déroule dans un village isolé où le quotidien paisible de ses habitants est bousculé par la présence, non loin de là, d'une base militaire américaine. Le film de Lee nous fait vivre de l'intérieur une page marquante de l'histoire de la Corée. Par une série de tableaux où l'intrigue épouse la lenteur des quelques activités villageoises, l'auteur fait preuve d'une grande délicatesse pour évoquer les petites tragédies auxquelles font face les habitants de cette bourgade éloignée des affrontements et des bombardements. Afin de nous faire saisir l'écart séparant le village de l'agitation guerrière qui se concentre en milieu urbain, Lee opte pour un procédé qui maintient le spectateur à distance de son langoureux récit. De ce fait, **Spring in my Hometown** est entièrement composé de plans-séquences où chacune des scènes est généralement cadrée en plan d'ensemble. Ce processus de distanciation demande, de la



Peppermint Candy de Lee Chang-dong

part du spectateur, un effort de concentration considérable. En ce sens, le film de Lee ne se laisse pas apprivoiser facilement, mais celui qui accepte ces choix esthétiques conservera en tête quelques passages mémorables, par exemple, cette scène à donner la chair de poule où les deux enfants, comme à l'habitude, espionnent les parties de jambes en l'air de G.I., dans la grange abandonnée. Sauf que cette fois, c'est la mère du gamin consterné qui sera la proie d'un soldat... service vendu par le père de son fidèle ami. **Spring in my Hometown** rappelle que lorsqu'un pays est assiégé, c'est inexorablement le peuple qui subit les dommages collatéraux.

The Day a Pig Fell into the Well de Hong Sang-soo (1996)

Trois histoires de relations amoureuses difficiles défilant une à la suite de l'autre. Un écrivain dépressif désire son amante, une femme mariée, pour lui seul. Une guichetière dans une salle de cinéma multiplie les petits boulots pour subvenir aux besoins de son copain qui se fiche d'elle. Un mari occupant un emploi qui lui déplaît soupçonne sa femme de le tromper. On comprend que le long métrage de Hong n'a rien d'une comédie romantique. D'ailleurs, le titre du film qui se traduit en français par : « Le jour où le cochon est tombé dans le puits » est une expression populaire en Corée signifiant les journées où rien ne fonctionne. Ainsi, pour sa première œuvre, le réalisateur, étiqueté dans son pays comme cinéaste sans concession, rabâche l'éternel thème de la complexité des rapports sentimentaux entre hommes et femmes. Par son traitement dépouillé du récit et par l'insertion des acteurs dans un environnement social extrêmement réaliste, l'approche de Hong s'apparente au travail d'Éric Rohmer, avec

du sexe et de la boisson en prime. Cet aménagement d'histoires d'amour tristes se veut une étude de mœurs mettant à l'avant-plan une jeunesse à la recherche de repères. Finalement, on a droit à deux heures assommantes où la minceur du scénario n'a d'équivalent que l'ennui que procure le visionnement du film.

Peppermint Candy de Lee Chang-dong (2000)

Même si ce n'est pas son premier film, il faut écrire quelques lignes sur la deuxième œuvre de Lee Chang-dong, présentée en ouverture de programme. Rappelons que son dernier film **Oasis**, une ode magnifique faisant l'éloge de la différence (lire *Ciné-Bulles*, volume 23 numéro 3) était passé en coup de vent sur nos écrans à l'hiver 2004. Cette fois, **Peppermint Candy** expose le trajet à rebours (en empruntant l'image d'un train en marche arrière) d'un homme au passé chargé arrivant à la croisée des chemins pour faire le point sur le gâchis qu'il laisse derrière lui. En fait, le parcours de Yong-ho (le personnage principal) suit en parallèle le cours de l'histoire coréenne en commençant par un pique-nique en 1979, quelques mois avant le passage à tabac d'étudiants contestataires (notifié comme point de non-retour), pour se terminer à l'aube des années 2000 devant le cinglant constat d'échec auquel est confronté un individu brisé et dépouillé qui n'a fait, sa vie durant, que saboter ses chances de bonheur. Comme pour **Oasis**, Lee déploie un indéniable savoir-faire pour la mise en images de la brutalité et du désespoir tout en y incorporant un onirisme fou venant modifier la perception et par le fait même les perspectives de ces actions. **Peppermint Candy** s'avère un drame introspectif poignant qui confirme que Lee Chang-dong est notre cinéaste sud-coréen préféré. ■